
Nains de jardin et la Presse

AVEC JACQUES-ÉTIENNE BOVARD,
VOICI VENU LE TEMPS DE LA SATIRE

Dans Nains de jardin, l'écrivain vaudois rassemble des nouvelles pétillantes. Où l'acide méchanceté attaque l'esprit de clocher bien-pensant.

Cela, on ne l'avait pas vu ici depuis longtemps. Depuis ces pages qui vous restent en troublante mémoire. Et qui sont par exemple ces histoires de fonctionnaire chez Adolf Muschg, du laitier chez Peter Bichsel ou encore cette ironie particulière de Jean-Marc Lovay qui invente la vacuité des écrivains romands dans l'exil de ses *Conférences aux antipodes*.

Histoire de la mesquinerie

Avec Jacques-Étienne Bovard, le jeune romancier vaudois qui a notamment signé *La Griffé* et *Demi-sang suisse*, voici revenu l'air de la satire. Elle court, venimeuse, dans ces *Nains de jardin* : sept récits rigoureusement fielleux, où l'on mord dans les vies troublées d'une petite troupe de personnages que l'on suit dans leurs exemplaires aventures.

C'est d'abord cette histoire de copropriétaires médiocres et faussement gais qui se rassemblent « dans le garage souterrain » pour régler à l'amiable les divers problèmes de l'immeuble commun, dont l'épineux choix des chaînes sur la nouvelle antenne parabolique. « La fondue crée la bonne humeur », alors ! Voilà qu'on s'apprête, les Staub, les Gaulaz, les Jornaud, les Balimann, les Azzini et les nouveaux, dans le garage souterrain. « L'apéritif fut bu debout, sous les lampions de 1^{er} Août que M. Gaulaz avait accrochés sous les néons, afin d'en tamiser la lumière de chapelle funéraire. De la porte ouverte sur la cour, où avaient été bannies les voitures, entraient un air moite qui semblait gluer aux relents du fromage, que M^{me} Gaulaz tournait en huit sur son réchaud de camping. »

Tout pourrait être au mieux dans la plus helvétique des copropriétés vaudoises, mais tout bascule dans cette soirée qui met à nerfs nus et jusqu'au sang ce petit ensemble mesquin de petits copropriétaires.

Dans le deuxième récit qui tient dans *L'Art de la paix*, il est justement question de ces nains de jardin qui donnent titre au volume. Et c'est un mari qui s'enferme dans le retrait dévorant de sa parfaite villa. Puis c'est un dentiste qui en manière de Rambo camouflé, l'œil féroce au télescope, consacre ses vacances à la surveillance aiguë de son quartier. Puis c'est la communauté joviale et jalouse d'un cours de la Protection civile. Quant au *Jardin secret* de Bonin, il est tracé dans le territoire et le désarmant remords d'un sex-shop. Dans le sixième et très gustatif récit, voici paraître le syndic Édouard Bavaud, juge et directeur d'école qui se découvre jusqu'à la colère furieuse, une passion gastronomique.

Enfin, le dernier récit met en scène *Le Nombriil et la Loupe*, publication sur la littérature romande, dirigé par

Boverat, dit Picoulet. Ultime manière de dire en un regard enjoué et décapant, le féroce et le médiocre jeu des êtres.

L'ironie du miroir

La méchanceté mise à vif dans ces récits, celle qui surgit dans la bonhomie où les atours de l'être se fissurent, s'inscrit dans une variété inventive et talentueuse de tons, de styles, de parlers que la lecture guette en plaisirs renouvelés.

Dans les temps divers de ces *Nains de jardin*, dans le temps minimisant de ses personnages, la voix narrative mêle l'ironie de sa personne. Non seulement en rapatriant le nom de l'auteur, Bovard, dans les proximités phoniques de Bouvier, Bovairon, Bavaud, Boverat, le narrateur ne s'exempte pas de ses satires. Mais il s'y glisse aussi dans l'humour clair ou inquiet d'une reconnaissance. Dont on se réjouit de suivre le piquant et la réussite.

JEAN-DOMINIQUE HUMBERT

La Liberté, 1996

LES TOUT PETITS SUISSES

Un recueil de nouvelles aussi féroces que drôles : Jacques-Étienne Bovard s'attaque au Microcosme mégacuiestre.

Exemplaire. C'est sans doute le qualificatif qui correspond le mieux au recueil de nouvelles que vient de publier l'auteur de *La Griffes* et de *Demi-sang suisse*.

Exemplaire, parce qu'il nous montre avec brio ce que devrait être le rôle de l'écrivain, et plus particulièrement de l'écrivain romand d'aujourd'hui : quelqu'un qui observe, dissèque, montre la société dans laquelle il vit,

en en faisant ressortir les signes les plus distinctifs. L'écrivain doit s'impliquer et s'engager.

Exemplaire encore par le choix du genre littéraire. Démonstration est faite ici que la nouvelle n'est pas un genre mineur. Prenons celle qui inaugure le livre. Intitulée *La fondue crée la bonne humeur*, elle justifie à elle seule l'achat du livre.

Le narrateur vient d'acquérir un appartement dans un immeuble collectif. Il nous raconte la réunion, autour d'une fondue, des copropriétaires de l'immeuble qui doivent décider de l'attribution de deux canaux libres de l'antenne parabolique collective. À partir de ce point de détail, les Jornaud, les Staub, les Gaulaz, les Azzini, les Balimann et les Bouvier vont s'entre-déchirer. La guerre entre voisins, dramatiquement drôle.

Car on s'amuse beaucoup avec les obsessions, les idées et les dérapages de ce microcosme, y compris avec le récit qui met aux prises des critiques littéraires. Car bien sûr, si l'on reconnaît très bien son voisin, il est hors de question d'y voir un miroir de ses propres défauts !

HENRI-CHARLES DALHEM

Coopération, 1996

À VILLA ÇA M'SUFFIT - PAS !

Ils s'appellent Brouetton, Sarclon, Giclou, Ratelon... Ils sont nains et heureux de l'être. Mais il va s'en passer des vertes et des pas mûres, dans leur jardin. Une fois de plus, le romancier Jacques-Étienne Bovard démonte les mythes de la quiétude helvétique.

De Jacques-Étienne Bovard, *La Gruyère* avait déjà publié en feuilleton *La Griffes*, ou l'histoire d'une équipe engagée volontaire dans un camp de nature avec le but avoué de cesser de fumer. Puis *Une leçon de flûte avant de*

mourir, quête d'une amitié improbable sur fond de tendresse et d'ironie. À chaque fois, le romancier revisite les clichés d'une Suisse replète, lisse, où tout paraît se tenir en harmonie. Il gratte le vernis, insinue son scalpel dans les fissures, démonte tête après tête cette sorte de poupée russe. Avec une joie féroce.

Nouveaux personnages de cette noce à Thomas qu'il mitraille de ses balles : les *Nains de jardin*. Tel est le titre du roman qui, après avoir peiné à trouver sa vitesse de croisière, en est aujourd'hui à sa quatrième édition. Les nains, en plâtre peint, sont les protégés de Jean-Baptiste Blochard. Plus, ils sont sa raison de vivre. Grâce à eux, Blochard va retrouver le goût de la vie, et cette tolérance qui lui faisait cruellement défaut. « Ses nains (...), ils ne faisaient pas de politique, ne se droguaient pas et n'avaient pas le sida. » Mais rien n'est parfait et, dans cette course au bonheur, le féru des nains va délaissier son épouse Madeline. Résultat : partie benoîtement pour quelques jours de vacances, Madeline lui adressera par courrier simple une procédure de séparation...

Le jeu des contrastes

L'auteur, qui se pare souvent du rôle de narrateur, se plaît à jouer sur les contrastes. Si Blochard, adepte de la nanomanie, pousse le bouchon jusqu'à réaliser des nains de ses propres mains, un autre habitant de villa, un artiste, sculpte un oiseau gigantesque, qu'il baptise l'Archéoptéryx. Un oiseau de proie, celui-là. On est encore chez soi, bon sang de bois !

Chez soi. Tel est le fil conducteur de ce roman. Ah ! vivre sans contrainte ! Dans une envolée lyrique, le narrateur s'adresse à son aimée : « Une vieille ferme (...), une grange, un moulin en ruine, n'importe quelle mesure que je vais trouver, prêt à gâcher du plâtre, à racler des volets,

à me casser les doigts sur des moellons pourvu que nous ne soyons que toi et moi quelque part. » Utopie ! Car pour l'heure, le couple vit sous le régime de la propriété par étage. Et les habitants du bloc doivent prendre une décision de première importance ; la pose d'une antenne parabolique, et conséquemment le choix des chaînes à câbler. Ce qui vaut une belle foire d'empoigne sur la télé éducative de la jeunesse, les vertus du sport, la subtile différence entre érotisme et pornographie. Et ces mots que les douze petits-bourgeois vont se jeter à la tête : les Juifs pendant la guerre, les Suisses allemands « casques à boulons », la Romandie tiers-monde de la Suisse, l'effondrement de la Banque Vaudoise de Crédit et autre « pourri de Blocher ». Bref, comme le dit onctueusement l'auteur, la fondue crée la bonne humeur...

Tabous bousculés

Le livre de Jacques-Étienne Bovard, avec ses histoires qui s'emboîtent, c'est une fusée du 1^{er} Août. La poudre en est bien tassée, d'étage en étage. Sous l'allumage, elle s'élève belle droite. Mais très vite, elle se met à divaguer dans le ciel. Sa course folle permet à l'auteur de briser des tabous. Ce père de famille qui va se rincer l'œil dans un sex-shop – « quelle honte à préférer voir la peau nue et belle plutôt que sanguinolente ? » Ce notable qui réserve une table dans un restaurant chic et qui découvre les divines délices de « la bisque de homard Sandro Botticelli à l'estragon ». Cette équipe de joyeux drilles qui mitonnent une revue littéraire et qui se sentent trahis parce qu'un compère a obtenu un prix avec son roman – ah ! le provincialisme helvétique et le joug de la France...

Ou encore ce dentiste qui ne trouve rien de mieux, pour agrémenter ses vacances, que de lorgner au télescope

les allées et venues dans le quartier des Oisillons, et qui note, dépité: « Juillet, mois des villas inoccupées, des jardins déserts, de l'insouciance générale, et il ne se passerait rien ? » Voyons, voyons...

PIERRE GREMAUD

La Gruyère, 2003

NAINS DE JARDIN

« Il faut cultiver son jardin » finissait par dire Candide au terme de ses aventures. Mais celui que cultivent les personnages de Jacques-Étienne Bovard n'apporte aucune sagesse : nous sommes au pays des nains de jardin, le nôtre, où l'on étouffe comme on peut le « besoin de grandeur » dont parlait Ramuz. En sept nouvelles vigoureuses et sèches, d'une férocité tranchante, l'écrivain vaudois sonde des vies engluées dans la médiocrité. Un retraité finit par ne plus voir sa femme que comme un ornement du jardin où s'épanouissent ses rêves d'ordre. Une assemblée de propriétaires se disputant au sujet d'une antenne parabolique montre que la fondue ne crée pas forcément la bonne humeur. Un respectable père de famille trouve l'éden entre les murs d'un sex-shop. Un dentiste, armé comme un porte-avions, surveille un quartier de villas assoupi dans la torpeur estivale et finit par se liquéfier dans « la diarrhée explosive du combattant ». Quant aux rédacteurs littéraires d'un journal local, ils montrent tous les symptômes de l'« hyperprovincialisme » sûr de son fait. Derrière chacune de ces nouvelles, d'une drôlerie mordante et tendue à souhait, on dénichera de troubles rancœurs, des peurs rentrées et des désirs tordus. La bêtise est ici une ligne d'horizon, rien ne vient sauver ces personnages pris au piège d'une existence qui ne

leur enseigne guère que la résignation. Ainsi va la vie au pays des nains de jardin.

L'Hebdo, 1996

DES FORCENÉS DE LA BANALITÉ

Nains de jardin ! En sept nouvelles, soit autant que la fable compte de nains plus un qu'on perd (serait-ce l'auteur en quête de lui-même ?), compère Jacques-Étienne Bovard trempe sans égards le nez de ses lecteurs dans leur insupportable suissitude.

Pouah ! C'est inconfortable, petit, mesquin, poli ! Ça sent la fondue et la salle des maîtres jusqu'au fin fond des zones résidentielles ! Au début, autant le dire, je me suis demandé ce que je foutais là en auditeur-lecteur largué au milieu d'une assemblée de copropriétaires déployant leur éloquence, leur intelligence tactique et stratégique autour de quelques thuyas écrasés, jouant au plus fin et au plus fort à propos d'une antenne parabolique et des chaînes à sélectionner. Fallait-il admirer dans ces dialogues désespérants de réalisme quelque talentueuse ethnologie de la douce horreur petite-bourgeoise de chez nous ? Mais voilà que l'irritation s'est mise à faiblir et qu'une sorte de fascination s'y est glissée. Ces textes agissent comme les bons films d'horreur, quand on perçoit derrière les usages une menace latente, une bassesse, une méchanceté contenue prêtes à exploser à la première occasion. Bovard a beau charger le trait à la limite de la caricature, multiplier les situations comiques qu'il ose pousser jusqu'au burlesque (pas très helvétique ça !), le rire dissimule un malaise visqueux. Ainsi chaque immeuble planté dans la sérénité helvétique pourrait se transformer en champ de bataille et le moindre thuya écrasé par étourderie donner lieu à une

sanglante empoignade ? Les sourires de circonstance et les bouderies de voisinage recèlent autant de désir de domination et même de meurtre que d'effort pour vivre en bonne intelligence, comme on dit.

Eh oui, cela se passe chez nous ! Et ce n'est pas d'un coup de fourchette malencontreux dans l'œil de la bêtise que les choses s'arrangeront. Nouvelle après nouvelle, on pénètre plus profond dans l'arrière-cour pas très fleurie de cette odieuse banalité. Les personnages de Bovard sont des simplets redoutables, des extrémistes de la banalité, des forcenés de la normalité. On en rit dans un frisson de dégoût, tant ils paraissent étrangers à ce que nous croyons être, individuellement, conscients toutefois que la distance est bien mince de la coupe à nos propres lèvres. Le plus effrayant, c'est que ces personnages n'échappent pas à l'ennui par une transgression, mais bien par un excès de banalité et de normalité qu'ils pratiquent et jusqu'au-boutistes, jusqu'à l'absurde, où ils atteignent, sinon le sens, du moins la sensation de vivre. Tous s'enfoncent à des niveaux divers, selon leurs capacités propres, dans les tréfonds du convenu social, de la normalité, non pas dans une tentative de fuite désespérée, ni pour chercher à inventer autre chose, une autre vie, d'autres valeurs, mais bien pour trouver le moyen de mieux habiter ensuite leur médiocrité, de l'enrichir du petit frisson qu'ils se sont procuré à l'extrême frontière de leur univers. La nouvelle à mon sens la mieux charpentée, la plus poignante et la plus implacable, met en scène un dentiste qui choisit de passer ses vacances embusqué derrière une vitre, le doigt sur la détente, dans *l'espoir* de mettre la main sur un voleur. Il en viendra à haïr et à mépriser ses voisins du quartier résidentiel, ses « amis », et à aimer le seul être encore présent dans la zone désertée, celui précisément qu'il détestait parce qu'il tranchait dans le paysage. Le

dentiste parvient dans la longue attente de son obsession sécuritaire à une lucidité critique que sa démarche même paraissait exclure. Mais un seul personnage, le retraité collectionneur et façonneur de nains de jardin, rompt les amarres et devient complètement maboul, s'exclut de sa normalité dans l'absolu d'un rêve trop pauvre pour devenir viable.

Comme la richesse matérialise l'insécurité, la banalité masque ici les plus sombres et secrètes passions. Helvétiques en surface, les nains de Bovard sont donc aussi de tous les jardins. Ces comiques malgré eux mettent autant de soin à afficher leur médiocrité qu'à dissimuler leur innocence. Plus leurs pelouses sont nettes, plus leurs plaisirs sont troubles. Et plus Bovard ricane devant le miroir troué de sa fenêtre.

JEAN-BERNARD VUILLÈME

Le Passe-Muraille, 1996

JEUX DE NAINS, JEUX DE VILAINS

Symboles aussi pimpants que dérisoires d'une certaine suissitude, les nains de jardin méritaient bien un livre. C'est chose faite avec les nouvelles de Jacques-Étienne Bovard, jeune écrivain vaudois pur sang qui exploite avec sérénité les jolies tares de ses compatriotes.

Le nain de jardin, c'est d'abord la petitesse: nos hargnes minuscules, nos microscopiques instincts de propriétaire, nos jalousies infinitésimales.

Ici, ce sont des locataires qui s'écharpent pour la pose d'une antenne parabolique commune. Là, c'est un gardien féroce de son enclos gazonné, qui frôle l'apoplexie le jour où il trouve entre ses glorieux brins d'herbe un préservatif lâchement abandonné. Ici enfin, ce sont les rédacteurs d'une feuille de chou qui éprouvent la douleur

de leur vie en apprenant qu'un de leurs collègues vient de publier un livre chez Gallimard.

Plus que sur nos pelouses, c'est au cœur le plus sombre de nous-mêmes que gigote le nain de jardin.

LAURENT NICOLET

Construire, 1996 les certifications environnementales ISO

14001 et E.M.A.S.